



1886 - 1911

Noces d'Argent

Sacerdotales

DU

R. P. L.-A. LAVIGNE

Curé du

Sacré - Coeur

Cohoes

N. Y.



*Conservez-moi votre souvenir,
Comptez sur le mien.*





1886 - 1911

Noces d'Argent

Sacerdotales

DU

R. P. L.-A. LAVIGNE

Curé du

Sacré - Coeur

Cohoes

N. Y.



Conservez-moi votre souvenir,

Comptez sur le mien.



BX4705

1393

1163

I
lan
cot
" n
" N
ét
lép
Co
nô
du
av
m
le

co
ve
lu
n

"

s
E
"

C
o
V

1886—Noces d'Argent—1911

Le bon Frère Guay, C. S. V., parlant de fêtes retentissantes, avait coutume de dire naïvement: "Ça été ma-a-nifique!"—"Y étiez-vous?"—"Non, mais a-apparence." Moi qui étais au nombre des assistants privilégiés aux fêtes du Sacré-Coeur, de Cohoes, les 24 et 25 septembre dernier, à l'occasion des "Noces d'argent" du bon Père Lavigne, je puis dire avec exactitude et vérité: "Ça été magnifique sous tous rapports et tout le temps."

Le flot des années, hélas! dans sa course effrénée, nous entraîne tous vers la vieillesse; et le Père Lavigne lui-même, que Joliette a connu si jeune, de qui l'on pouvait dire:

"La jeunesse en sa fleur brille sur
[son visage,"

sans pouvoir compléter le dystique de Boileau:

"Son menton sur son sein descend
[à double étage,"

(car alors, en 1880, il n'était qu'un manche à balai ensoutané, "comme a si bien dit l'autre"), le Père Lavigne lui-même, dis-je, si longtemps exempt du poids des années, n'a pu, jusqu'ici, éviter "des ans l'irréparable outrage." Et à preuve, il vient de faire un pas décisif, de franchir le seuil du temple

mémorable des jubilaires. Bon gré, mal gré, il lui faudra compter par vingt-cinq ans de prêtrise, et par, tantôt, cinquante ans d'âge. Il entre dans une classe privilégiée, il est vrai, mais exempte d'envie, où figurent déjà un grand nombre d'élèves du Collège Joliette, qui saluent son arrivée avec tendresse et fierté, sachant bien quel lustre nouveau le venu d'hier va jeter sur leur respectable sénat.

Comme ses devanciers: le R. P. Lajoie—qui, le premier, dans la maison, eut ses nocés solennelles en 1877 —et le R. P. Beaudry—qui, le premier des anciens élèves de notre collège, les célébra en 1882, et plusieurs autres confrères,—le Père Lavigne, suivant ces illustres exemples, voulut célébrer dans sa paroisse, en deux fêtes mémorables, l'une pour ses paroissiens et l'autre pour ses amis du Canada et du diocèse d'Albany, le vingt-cinquième anniversaire de son sacerdoce.

Puisque Joliette connaît bien le Père Lavigne qui en est originaire, et comme il est l'un des meilleurs et des plus aimés élèves du Séminaire de cette ville, je crois intéresser les nombreux lecteurs de la bonne "Etoile du Nord", en leur faisant, avec l'autorité d'un témoin oculaire, le récit de ces fêtes, nous rappelant ce propos d'un des personnages du fabuliste:

" Je reviendrai, dans peu, conter de
[point en point
" Mes aventures à mon frère ;
" Je le désennuirai: Quiconque ne
[voit guère
" N'a guère à dire aussi. Mon
[voyage dépeint
" Vous sera d'un plaisir extrême ;
" Je dirai: J'étais là, telle chose
[m'avint ;
" Vous y croirez être vous-même."

Nous partions donc aux Noces, aux noces de l'amitié et du souvenir, le coeur à la joie. Le Frère Vadeboncoeur aurait bien pu, rien qu'à nous voir si joyeux, enveloppés d'une atmosphère voyage-de-plaisir, s'écrier, comme jadis, les jours de grand congé : " Ah ! les gens des nocés ! "

Nous étions trois, pas capitaines, mais trois amis: le R. P. Joly, c.s.v., M. Primeau, curé de Rigaud, et moi.

Le train du " Delaware and Hudson " quitte la gare Bonaventure à 10 hrs a. m. La température est idéale, comme on dit aujourd'hui, pour désigner sans doute une belle matinée ; " un bon vent souffle ; on part, on est parti. " A 4 hrs nous serons à Cohoes.

On peut difficilement faire un plus beau voyage, par un temps plus superbe et à travers un plus agréable paysage. Déjà le pont Victoria est franchi; Saint-Jean semble venir à notre rencontre; la ligne 45e à Rouses Point s'avance, et le beau lac Champlain apparaît à nos regards étonnés.

Samuel de Champlain le découvrait en 1609 et lui laissait son nom. Courant de Whitehall à Rouses Point, entre les frontières de l'Etat de New-York et du Vermont, dans l'espace de quarante lieues, il s'écoule majestueusement par la rivière Richelieu dans le fleuve St-Laurent. Notre train se

promène sur les bords enchanteurs de ce beau lac; il en suit les courbes et les caprices; il ne s'en éloigne pas et ne le perd pas de vue, et cela durant plusieurs heures, puisqu'on le longe en entier. De fois à autre, en nous nomme des endroits historiques: Plattsburg, l'Île Lamotte, lieu de pèlerinage, le fort Sainte-Anne, le lac Georges que le R. P. Jogues, S. J., nomma lac du Saint-Sacrement, le Port Henry, etc., etc., etc. Au Fort Edward's, nous traversons une rivière qui nous paraît profonde et de belle apparence " de bonne famille " si je puis m'exprimer ainsi. En effet, c'est la rivière Hudson, découverte elle aussi, en 1609 par Sir Henry Hudson, qui l'a chargée de perpétuer le nom de son découvreur.

Venant des Adirondacks, elle coule vers l'Océan Atlantique auquel elle mêle ses eaux à l'endroit fameux de New-York, après avoir accompli de nobles états de service, en portant les richesses et les trésors du nouveau monde, ainsi que toute la belle société des plages américaines.

Le canal Champlain met en communication le lac du même nom et la rivière Hudson.

A voir de si belles campagnes, à converser avec de si gais amis, à dévorer un si maigre dîner de Quatre-Temps (les compagnies anglaises, paraît-il, connaissent bien l'usage des catholiques, pour le vendredi, mais elles ne sont pas à ce point instruites sur notre religion pour prévoir l'abstinence des premiers samedis des quatre saisons), à maugréer contre le menu et un tantinet aussi contre le service des tables qui nous a paru très défectueux, le temps passe assez vite, et déjà le serre-freins nous annonce Cohoes, le but principal de notre voyage.

Cinq prêtres canadiens descendent à l'instant sur le quai de la gare; aux trois autres, déjà nommés, se joignent M. Bélanger, curé de Saint-Louis de France, et son compagnon, M. Charpentier, venus dans le compartiment d'un autre wagon.

Une voiture y est en attente, et son propriétaire, M. Froment, qui, depuis plusieurs minutes fait le pied de grue, nous prend et nous amène au Sacré-Coeur. Là, la porte s'ouvre à deux battants; le curé et son aimable vicaire paraissent sur le seuil, nous reçoivent dans leurs bras, puis sur leur coeur, nous disant les plus aimables paroles de bienvenue; car le nom du maître de céans est synonyme de cordialité généreuse et large, et d'hospitalité franchement canadienne-française.

“Voilà nos gens rejoints et je laisse
[à juger
“De combien de plaisirs ils payèrent
[leurs peines.”

Notre coeur ne nous avait pas trompés en nous montrant le presbytère du Sacré-Coeur comme l'oasis par excellence dans le cours de notre voyage.

× × ×

Rappelons en quelques mots ce qu'est le Père Lavigne, comme on se plaît à l'appeler là-bas.

Pendant sa jeunesse il eut pour maîtres les Clercs de Saint-Viateur dont la devise est : “Laissez venir à moi les petits enfants.”—Partout on le voit sous le tutelle de ces religieux : au presbytère du Mile-End où le R. P. Beaudry était curé, à l'école du Côteau Saint-Louis, et au collège Joliette où il entre en 1875, en même temps que Joseph Corbell, Charles Grattor Camille Hogue, venant tous

du Mile-End ou du village de Saint-Jean-Baptiste, selon notre manière de dire en ce temps-là.

Le “Dictionnaire biographique” du clergé nous fournit sur le Père Lavigne, les indications suivantes auxquelles nous pouvons ajouter quelques détails : “Est né à l'Industrie (Joliette), le 31 décembre 1862, de Jean-Baptiste Lavigne et d'Héloïse Vézina ; ordonné à Montréal, le 19 juin 1886, par Mgr E.-C. Babre ; professeur de musique au collège, de 1886 à 1889 ; desservant de l'Assomption d'Albany, de 1889 à 1894 ; curé de Notre-Dame de Schuylerville, de 1894 à 1897 ; depuis cette époque, curé du Sacré-Coeur de Cohoes”.

Il prit la soutane, n'ayant encore que dix-sept ans, après sa première année de philosophie, pour aider le Frère Vadeboncoeur à enseigner la musique. Pendant neuf ans, de 1880 à 1889, il fit des prodiges de valeur, donnant aux élèves des leçons de piano et peinant lui-même pour étudier l'harmonie musicale dont il venait, pour ainsi dire, de soupçonner l'existence.

En 1885, au mois de mars, n'étant que sous-diacre, à vingt-deux ans, il entreprend, à force de volonté, d'énergie et d'audace—“audaces fortuna juvat”—de se préparer un voyage d'Europe et d'Orient en compagnie du R. P. Beaudry et de M. l'abbé P. Beaudry, son frère, curé de Joliette. Il n'a ni argent, ni crédit, ni habit, ni santé;—un homme ne peut pas tout avoir—les banques lui refusent de l'argent, les prêteurs le rebutent, ses parents riches font sourde oreille.... Après combien de démarches, je n'en sais rien, on lui permet d'espérer de l'argent en échange d'une police d'assurance. Mais, encore ici, les portes ne sont pas toutes grandes ouvertes : il n'a pas de santé, il est menacé du

mal de poitrine, la consommation le guette, paraît-il, le cœur est faible... Comme ça change ! et dire qu'il en a tant aujourd'hui, pour tout le monde et qu'il en a même à vendre ! "En Veux-tu ? En voilà !" — comme le disait si bien autrefois une vieille demoiselle familière à la population de Joliette et qui battait la campagne en tout temps.—Mais tous ces inconvénients, mis dans la balance, ne l'emportent pas sur l'énergie du jeune lévite et sur son ambition de faire le grand voyage avec celui qu'il considérait comme son père. Choisir de tels compagnons était, à no yeux, pour le moins hasardé, sinon insolent. Mais qui sait ? le R. P. Beaudry lui aura peut-être fait les yeux doux, en l'encourageant, à la sourdine, à tenir bon.

En fin de compte, tout s'aplanit comme en vertu de la baguette de la fée "Morgane" : un certificat de santé lui est donné, l'assurance l'admet dans ses rangs ; il touche mille piastres, mais trop tard peut-être, car le jour du départ se lève et le jeune voyageur n'a encore que sa soutane pour faire face aux exigences du trajet. Jamais à court de ressources, comme on va le voir, il va trouver un de ses amis, un musicien comme lui—pas de gêne, je suppose, entre musiciens— et lui demande son habit de Noce tout flamant neuf. Il s'en revêt et voilà notre ami prêt au départ, le voilà parti ! "Bon voyage !" lui criait-on de toutes parts.

Vingt-cinq ans plus tard, il reprend ce voyage en meilleures conditions pécuniaires, je suppose, et aussi, peut-être, en condition plus égale de fraternité et d'amitié, puisque ses derniers compagnons sont MM. Bélanger, curé de Saint-Louis de France, et Charpentier, ancien curé, qui entreprirent ce voyage à la demande du Pè-

re Lavigne et pour lui être agréables.

Si le premier voyage fut heureux, comme ceux de la jeunesse, le second devait l'être davantage ; car il est impossible de réunir un "trio" mieux organisé et plus complet pour un voyage d'Europe et d'Orient. Qu'on en juge par sa formation : un poète-artiste, un orateur-chantre-décorateur, et un artiste-orateur-chantre-musicien doublé d'un bout à l'autre d'un causeur hors de concours et d'un diseur, non pas de bonne aventure, mais de bons mots.

En résumé, c'était ni plus ni moins qu'un "Orphéon en voyage". Aussi, les succès en tous genres obtenus par nos trois virtuoses ne se comptent pas, et les échantillons donnés durant les Noces nous prouvent que de l'autre côté de la grande "mare", comme disait Mgr Touchet, on les a appréciés et applaudis à leur valeur.

Mais je reviens au Collège Joliette où le P. Lavigne ne devait pas "faire de vieux os". Il en partit en 1889 et prit aussitôt, sur les conseils de son ami, M. l'abbé Louis Leduc, curé de North-Adams, la direction temporaire de la paroisse que laissait, pour cause de santé, M. l'abbé Alphonse Ville-neuve, auteur de la "Comédie infernale" et de plusieurs opuscules de retentissante mémoire.

Le desservant passa plusieurs années à Albany où il relâtit l'église incendiée. De 1894 à 1897, il fut curé de Notre-Dame de Schuylerville d'où il fut appelé à prendre la succession du Père Renaud (le sourd) au Sacré-Coeur, en l'île Adams.

Mais cette paroisse, si florissante aujourd'hui, n'était rien au prix de ce qu'elle est maintenant ; c'était une cure embryonnaire : un soubassement d'église, un demi-presbytère, sans école ; les grandes lignes se dessinaient,

mais tout restait à faire. Le P. Lavigne ne faiblit pas en face de la tâche; il sut se mesurer avec elle; il se mit à l'oeuvre hardiment, frita son église, d'ordre gothique, très belle et très peuleuse à l'intérieur, très propre et d'un aspect assez imposant à l'extérieur, la pourvut de verrières saisissantes, et d'un orgue puissant sur lequel, même de l'autel, le curé exerce une action visible et sensible.

De son dernier voyage, il apporta de Paris une garniture double de chandeliers gothiques, comme l'autel et l'église, un calice d'argent massif avec personnages en relief, et deux superbes candélabres. Ces ornements de l'autel ont droit d'être remarquables; on le croira sans peine quand on saura que le tout, à part le calice, a coûté mille piastres. Reçus à grands frais, de New-York, la veille même des Noces, ils furent installés pendant la veillée; et le lendemain, tout le monde put remarquer et admirer ces bronzes dorés qui ajoutent tant de lustre et de relief au maître-autel.

Au reste, il est très facile de constater, par la préparation des ornements et de tout ce qui sert au Saint-Sacrifice de la messe, par la parure des autels et du sanctuaire, la touche délicate et le doigté impeccable des bonnes soeurs de Jésus et Marie qui ont charge de la sacristie. Il faut encore admirer ici l'oeil du maître et la préparation des Religieuses dans la manière dont les enfants se présentent et se tiennent à l'autel, nous offrent, un à un, les habits sacerdotaux et répondent aux prières de la messe. Une autre chose m'a surpris ou mieux m'a très agréablement impressionné: le P. Lavigne ne tutoie pas ses servants de messe et ses enfants de chœur; il

les traite avec une grande distinction qui se déteint sur eux.

× × ×

Le presbytère en bois est vaste, ayant été doublé; il est très confortable; l'école, en briques solides, à deux étages, contient une belle salle pour jeunes gens, et de fort belles classes, spacieuses, confiées à la direction des Soeurs de Jésus et Marie, d'Hoche-la-ga. Il faut ajouter à cela la résidence des Soeurs et la salle des séances nommée "Salle Saint-Louis". Partout dans ces salles, il y a des pianos de première classe achetés par le R. P. Lavigne. Soit dit en passant, l'école du Sacré-Coeur l'emporte de cent coudées sur la "Public School" No 11 de la commission scolaire officielle de la ville de Cohoes.

Pour achever ce tableau déjà si riant, notons qu'un superbe jardin, que je nommerais plutôt un parc, s'étend en face du presbytère. Aimez-vous la ville? vous y êtes; préférez-vous la campagne? vous l'habitez; une veillée sous les arbres vous sourit-elle? des bancs vous y invitent; pleut-il, ou bien fait-il froid? deux galeries vous offrent leur protection; avez-vous du goût pour les pommes, les pêches, les raisins—comme je l'ai—et même pour les tomates—comme le P. Léger—? vous êtes servis à souhait.

Disons avec Boileau :

"Cohoes est, pour le Père, un pays de
[Cocagne :
"Sans sortir de la ville, il trouve la
[campagne :
"Il peut, dans son jardin tout peuplé
[d'arbres verts,
"Reculer le printemps au milieu des
[hivers,
"Et, foulant le parfum de ses plantes
[fleuries,
"Aller entretenir ses douces rêveries".

Le Père Joly, pour sa part, ne "décevait" de proclamer la beauté de ce paysage.

La paroisse possède donc tout un carré, "un bloc" en style américain, pour son installation curiale. Un seul voisin est rapproché, du côté de l'ouest : c'est son Honneur le Juge Israël Bélanger, ancien élève de Joliette, et propriétaire de la magnifique résidence de l'ancien curé en retraite, M. P.-O. Renaud.

La population paroissiale est d'à peu près trois cent cinquante familles, disséminées dans un circuit assez rapproché, au point que M. le curé peut aller chez ses paroissiens les plus éloignés dans l'espace de cinq minutes.

L'île est formée par deux branches de la rivière Mohawk qui se jette dans l'Hudson au sud de Cohoes. Elle est longue de trois milles et large de vingt arpents, de sorte que, de l'église, bâtie sur la partie la plus élevée, on aperçoit au loin l'Hudson et les nombreuses ramifications de la rivière Mohawk, ainsi que les canaux dont les eaux font mouvoir les usines de la ville.

Cohoes possède une population de 38,000 âmes, et est l'un des centres manufacturiers les plus importants du monde entier. Les Canadiens y sont en grand nombre; et je crois que le district de Joliette, et, en particulier, Saint-Jacques de l'Acadian, y figurent pour une forte quote-part. Il s'y trouve quatre paroisses canadiennes - françaises : Saint-Joseph où Mgr L.-M. Dugas, protonotaire apostolique, est curé ; le Sacré-Coeur, du Père Lavigne ; Sainte-Anne du North-Side (ancienne paroisse du très regretté Père F.-A. Lavallée), du Père Baillargeon, et Sainte-Marie, confiée au Père Georges Gagné, ancien élève de Joliette.

Le Père Lavigne attendait, pour ses

Noces, les RR. PP. M. Roberge, supérieur du Séminaire, et Ls Léger, procureur ; il ne fut pas déçu, et tous les deux arrivèrent au Sacré-Coeur, à 4 h., dimanche matin. Par ce contingent, toutes les recrues du Canada, y compris le Père F.-X. Légiaré, curé de la Rivière-Joseph, du diocèse d'Ottawa, sont au poste.

Une vieille dame nous disait : "Quand le Père Lavigne organise des fêtes, il fait toujours beau". Celle-ci, préparée par le Père Perrin, devait jouir du même privilège, puisqu'elle avait pour objet le vingt-cinquième anniversaire de prêtrise du Père Lavigne lui-même.

Le 24 septembre fut donc un jour radieux, à Cohoes, un "lovely day", un vrai soleil de "recommande", comme on disait, de notre temps, à Joliette, en allant demander des chaussures chez MM. St-Jean, Costelleau ou Turner.

C'était le jour du Seigneur, mais aussi le jour d'action de grâces du jubilaire et la fête religieuse de la paroisse qui eut une fête superbe et sans exemple dans les annales paroissiales.

Le Père Lavigne, aidé de son confrère de classe, le R. P. Joly, assistant provincial des Clercs de Saint-Viateur, et de MM. Légiaré et Lefebvre, comme diacre et sous-diacre, chanta la messe solennelle de son jubilé.

Nulle part, au Canada, on fait mieux les cérémonies, on se tient mieux et surtout on chante mieux qu'au Sacré-Coeur. L'entrée et la sortie furent ce qu'il peut y avoir de plus pontifical dans un office de prêtres.

M. le curé de Saint-Louis de France fit le sermon de circonstance. On me dispensera de répéter une vérité de La Palisse en disant qu'il fut éloquent et très prenant de la véritable éloquence qui jaillit du coeur. "Pectus

est quod d'ertos facit", comme ôis.it si bien le défunt Quintillien. Pou vait-il en être autrement dans une occasion pareille où l'amitié et la foi donnent des ailes pour s'élever et planer au-dessus de ses semblables ?

Une rangée de prie-Dieu, bien alignée à l'avant des stalles, était réservée aux prêtres présents à la messe.

Midi sonnait à la sortie de l'église et aussi dans les profondeurs de nos estomacs ; et quand le maître d'hôtel vint annoncer aux convives, avec sa grâce usuelle, le classique : "Madame est servie", personne ne se fit tirer l'oreille, et tous, à la file indienne, viennent entourer la table mise avec tant de bonheur par les Marthes fidèles du presbytère. M. Archambeault, ancien curé de Saint-Félix de Valois, avait coutume de dire à la veille d'un beau dîner préparé chez lui : "On va dire le "benedicite" et les grâces tout de suite, car il n'y a rien sur la table."—Le Père Lavigne aurait bien pu, sans embarras, dire la même chose, mais sans plus d'exactitude ; car dans ce cas comme dans l'autre, rien ne manquait.

Il était facile de se rendre compte du menu gastronomique, mais du menu intellectuel, impossible ; car avec le Père Lavigne, on ne sait jamais ce qu'il va nous dire, dans quelle voie d'évitement il va nous lancer, et quelle randonnée on va faire . sa suite.

Ce fut un banquet de famille, intime, émaillée de fines histoires, de bons mots, de touchantes allusions, de tendres souvenirs de collègue, bref, embelli de tout ce qui peut nous attacher les uns aux autres et nous faire aimer la maison paternelle.

Au centre des mets et des fleurs, le maître de céans, "le regard modeste, et pourtant l'oeil luisant", n'oublie pas ses convives : "Qu'avez-vous donc que

vous ne mangez point ? Mais vous êtes malade ! et les morceaux entiers restent sur votre assiette ! Soyez gentil !" et autres amabilités de ce genre.

× × ×

"Les cloches, dans les airs, de leurs voix argentines,

"Appelaient, à grand bruit, les chœurs à matines".

Il était sept heures du soir, et les vêpres solennelles allaient commencer. Le Père Lavigne, accompagné d'un prêtre assistant et d'un diacre et sous-diacre, fut encore, comme c'était convenable, l'officiant. Trois chapeaux, posés en face de la banquette, complétèrent le nombre des ministres sacrés.

Ainsi placé, je pus examiner à loisir la fameuse banquette donnée à l'église par un ami du Père Lavigne. C'est une des plus belles que j'ai vues ; remarquable au point de vue du style, du goût, de la richesse et de l'exécution, elle est la plus jolie pièce d'architecture et de sculpture du sanctuaire. Entre les vêpres, en musique, et le salut du Saint Sacrement, il y eut la seconde instruction du jour, et cette fois, c'est le R. P. Roberge, c. s. v., qui traita du sacerdoce, mais sous un autre point de vue que le matin, et avec non moins de succès.

La première partie du programme est épuisée, la seconde va commencer ; car la lettre d'invitation portait : "Vous êtes prié d'assister à la messe solennelle qui sera célébrée le 24 septembre 1911, et au dîner le 25, à l'occasion des "Noces d'argent" sacerdotales du R. Père Lavigne, curé du Sacré-Coeur de Cohoes."

Puisque la fête continuait, le beau temps devait durer aussi.

Donc, le 25, vers 10 h., le groupe des

Invités et des amis commence à se former ; on arrive de tous côtés ; et à l'heure précise, la longue théorie des prêtres se forme et se dirige vers la salle Saint-Louis transformée en salle de banquet.

Sur la demande du Père Lavigne, les prêtres s'emparent des grains et de la galerie de la bâtisse, se disposent en "confiteor" comme disait, par imitation sans doute, le défunt "Papa" Michaud, et s'immobilisent une seconde pour permettre à un kodak de les saisir afin de les braquer sur une feuille photographique. On a vu des instruments résister à plus dure épreuve et livrer au public des groupes moins fameux. Qui vivra, verra !

Il est bon de remarquer qu'au premier coup de téléphone, en un clin d'œil, pour ainsi dire, tous les prêtres canadiens du diocèse d'Albany peuvent se réunir, tantôt chez un confrère, tantôt chez un autre. C'est là un des agréments de la vie des prêtres aux Etats-Unis, et comme une compensation à l'absence de la patrie.

Mais, fermant cette incidente, je reviens au banquet.

Les demoiselles de la paroisse, jointes à celles du presbytère, ont droit à notre admiration pour les belles tentures, les guirlandes et les sentences dont elles ont agrémenté la salle, ainsi que la table elle-même disposée avec un goût distingué.

Chaque convive reçut, en s'asseyant, un riche livret de quatorze pages. Sur la première je vois d'abord la photographie du jubilaire, avec une dédicace, et ces autres mots :

"Conservez-moi votre souvenir,
"Comptez sur le mien".

Le menu du dîner orne et couvre la deuxième page ; on y lit :

SALLE SAINT-LOUIS
LUNDI, LE 25 SEPTEMBRE 1911

DINER

HORS D'OEUVRE

Consommé à la Béchamel
Crabes au Court Bouillon
Ramequins de Poulets
Petits Pois
Civet à la Parisienne
Pommes à la Crème
Pointes d'Asperges à la Vinaigrette
Pigeons de l'Ile à la Broche
Gelée de Groseilles—Salade de Laitue
Bombe Canadienne
Biscuits—Croque-en-Bouche
Fruits
Café

Les photographies de l'église paroissiale, de son intérieur, de l'opulente école, du presbytère, du couvent, et de la salle Saint-Louis, occupent les 3e, 4e, 5e, 6e et 7e feuillets. Sur l'avant dernier, adossé au Père Perrin qui orne si bien la dernière feuille, se détache le quatrain suivant :

"O, de l'union fraternelle,
"Jour triomphant et radieux,
"Ah ! puisse ta flamme immortelle,
"Remplir notre coeur de ses feux".

Comme on le voit par le menu, "il y avait de quoi" sur la table autour de laquelle vingt-cinq prêtres—nombre symbolique—comme autant de plants d'oliviers, viennent s'asseoir, sous la présidence du père de famille.

Voici leurs noms, tels que transmis

de Cohoes même ; et puisqu'à Rome, il faut faire comme à Rome, je vais les associer tous au nom de Père :

RR. PP. L. A. Lavigne, curé du Sacré-Coeur, Cohoes, O. Joly, c. s. v., ass.-provincial, Outremont, F. M. Roberge, c. s. v., supérieur du Séminaire, A. Bélanger, curé, St-Louis de France, H. Charpentier, ancien curé, St-Louis de France, A.-C. Dugas, curé de Saint-Clet, A. Primeau, curé, Rigaud, L. Léger, c. s. v., procureur du Séminaire, F.-X. Légaré, curé, Rivière Joseph, P. Q., J.-B. St-Onge, chapelain, Troy, N. Y., F.-X. Lizé, curé, Glens Falls, N. Y., J. Burrick, curé, Troy, N. Y., A. Robillard, curé, Albany, N. Y., A.-B. Désautels, curé, Schenectady, N. Y., H. Bailargeon, curé, Ste-Anne, Cohoes, G.-E. Gagné, curé, Ste-Marie, Cohoes, G. Gervais, curé, Schuylerville, N. Y., A. Ethier, curé, Watervliet, N. Y., L.-F. Coderre, chapelain, Saratoga, N. Y., Ex. Surprenant, chapelain, Troy, N. Y., A. Surprenant, vicaire, Schenectady, G. Gratton, vicaire, St-Joseph, Cohoes, N. Lapalme, vicaire, Troy, N. Y., E.-C. Perrin, vicaire, Sacré-Coeur, Cohoes.

Le service de ces dîners "à la française", se fait avec beaucoup de précision et de lenteur ; mais le temps passe vite, car se sont des dîners-concert-causerie, d'un genre tout à fait charmant et qui rappellent ces vers du "Lutrin" de Boileau :

"Et qu'au retour tantôt, un ample
[déjeuner,

"Longtemps nous tienne à table et
[s'unisse au dîner".

En changeant les mots, tout en conservant la chose, on se trouve en face d'un dîner-souper.

Le dîner s'ouvrait à peine qu'on apporta au jubilaire un télégramme de vœux et de félicitations de la part de

Sa Grandeur Mgr Archambeault, évêque de Joliette. Par des applaudissements enthousiastes, les convives se joignent au P. Lavigne pour chanter sa reconnaissance au prélat distingué qui, comme père de la famille Joliettaïne, se souvient des anciens élèves de son séminaire.

Après la fête religieuse, ces agapes fraternelles formaient la pièce de résistance de toutes les Noces. Il y eut force discours et santés, musique et chant, et... de bons cigares.

La Belgique, renommée par sa politesse et sa générosité, nous fournit un "proposateur de santés" ou un "toast master" de première classe, digne de tous les rubans, dans la personne du Père Burrick, curé de Saint-Jean-Baptiste de Troy. Dieu sait quel entrain et quel enthousiasme il souleva, et avec combien de tact et de courtoisie il remplit son rôle.

× × ×

Il est bon de savoir et de dire qu'en allant à des noces aux États-Unis et en y acceptant des invitations de banquets, il faut mettre dans son sac de voyage, sinon les cents ruses du Renard, au moins dix canevases de discours pour les habiller au besoin et les débiter à demande.

Comme à "tout seigneur tout honneur" le P. Lavigne ouvrit le feu par un discours que je regrette de ne pouvoir reproduire ici. L'orateur prit un ton très original et très personnel quand, sur la fin, il introduisit à ses amis d'Albany, chacun des prêtres venus de la province de Québec. Le résumé de tous les discours des convives peut tenir dans la formule suivante : "Le P. Lavigne est un excellent prêtre, zélé, dévoué, studieux, actif, sage administrateur, patriote ardent, orateur remarquable, faisant l'ornement du sacerdoce et des cana-

"d'ens-français. Il est, par excellen-
"ce, l'ami sincère, généreux, hospita-
"lier, et tout ce qu'il y a de plus ex-
"quis en fait de coeur et d'esprit. Il
"peut servir de modèle aux jeunes prê-
"tres et même, ajoutait l'un des ora-
"teurs, il possède encore ce mérite
"d'avoir célébré son jubilé sacerdotal,
"ses noces d'argent ; pour les uns
"donc, c'est une sorte de reproche et
"pour les autres, v. g. le Père Ethier
"de Watervliet, c'est un appel pres-
"sant à de prochaines fêtes jubilaires".

Si les discours ont eu de la vogue,
le chant n'en eut pas moins, et le Père
Burrick, de Troy, peut se vanter du
succès de sa romarce qui, avec l'har-
monieux choeur, murmure encore à
mon oreille, d'inimitables mélodies.
Je cite le fragment qui m'en reste :

"Petits oiseaux, mangez sous ma fe-
[nêtre,
"De ce pain noir que vous offre ma
[main ;
"Mangez-en bien, car hélas ! peut-
[être,
"Ni vous, ni moi n'en mangerons de-
[main."

Quels jolis "piruuts" on intercale en
ces vers ! Mais qui n'y était pas, n'a
rien entendu. (Le P. Burrick est le cou-
sin germain de Mgr Gabriel, évêque
d'Ogdensburg qui, orphelin, fut même
élevé dans la famille de son oncle).

Je me rappelle aussi, avec un grand
charme, l'"Ave Maris Stella" et "Marl-
borough s'en va-t-en guerre" chantés
par les trois voyageurs déjà nommés,
puis encore le chant national : "O Ca-
nada, terre de nos aïeux" entonné "con
amore" par la masse des voix. Il est
particulièrement saisissant d'enten-
dre, pour la première fois, l'air nation-
al canadien, résonner en dehors de
la grande patrie, dans l'opulente répu-
blique américaine, mais tout de même

chanté par des poitrines canadiennes
et dans ce petit coin béni qu'on peut
bien nommer un "petit Canada".

Pour la circonstance, M. Charpen-
tier avait rimé de très jolis vers, com-
me il sait en écrire, et nous les chan-
ta, avec tout son coeur, sur l'air con-
nu et toujours aimé au Séminaire de
Joliette.

"Le curé de notre village,

"Disait un jour à son sermon."

Le refrain fut exécuté à l'emporte-
pièce et rien que d'y penser, je me
sens encore étreint d'émotion, tant
ces refrains me reportent avec vivaci-
té à nos "campagnes" d'écoliers et au
retour de nos pique-niques où repasaient
tous ces chants de la gent éco-
lière.

Je me garde bien d'oublier le P. G.
Gagné, le chantre populaire et "up to
date" de ces réunions ainsi que le
"motu proprio" du P. Léger, consis-
tant en une préface de son cru et avec
laquelle, dit-il, il a tenu tête, un jour,
à une organiste qui s'obstinait à l'ac-
compagner sur l'orgue et qui, ce dépit,
dut retraiter et laisser le "maestro" à
l'admiration de son auditoire.

Comme les roses, les plus belles fêtes
sont éphémères et ne durent
qu'un jour ; mais en certains cas, à
l'instar des solennités de l'Eglise, el-
les peuvent aussi porter octave privi-
légiée. Ainsi les Noces d'Argent du
P. Lavigne durèrent plusieurs jours,
et chacun de ses amis voulut bien lui
offrir et à ses hôtes, un banquet d'a-
mitié et de fraternité. Le Père Bur-
rick ouvrit la série de ces fêtes sup-
plémentaires et convoqua les amis
pour mardi midi, et le P. Desautels, de
Scheneectady, pour la soirée du même
jour, le Père Robillard, d'Albany, et
le Père Baillargeon choisirent le mer-
credi pour le dîner et le souper. Plus
jeune, mais non moins sensible à l'a-

mitié et à la reconnaissance vis-à-vis du P. Lavigne, son protecteur, le P. Gagné nous invita pour jeudi midi.

Avant de nous quitter pour New-York, avec son ami, le P. Charpentier, le P. Bélanger porta la santé de la nation soeur, la Belgique, patrie du P. Burriek ; il le fit en termes délicats et heureux. Le bon curé, qui nous recevait si bien, saisit l'occasion de dire ce qu'il pensait de meilleur du Canada et de ses amis canadiens-français.

Pour franchir les six lieues qui séparent Troy de Schenectady, nos aimables et trop généreux amis retiennent les services de deux autos qui ne prennent que vingt-cinq minutes à dévorer la distance de ces deux villes. L'allure en fut si rapide, l'air si agité, qu'un de nos compagnons, parmi les jeunes, perdit son "huit reflets". Regardant s'il pouvait le reprendre, il vit un cheval de trait régler la question et s'en servir de foot-ball.

Oh ! quels beaux chemins ! quelles routes superbes et quelle charmante campagne ! si jamais la province de Québec est un jour gratifiée d'aussi bons, je m'achète un auto et "hurrah boy" pour prendre ma revanche ; autrement, nenni ! Le lendemain, la question des quatre lieues qui séparent Albany de North-Side de Cohoes fut réglée aussi princièrement que la veille, et ce fut encore deux autos qui roulèrent pour nous. Et nous n'eûmes qu'à nous féliciter de la substitution.

Qu'on me permette d'intercaler ici une anecdote à nous racontée par la mère Thomassini, religieuse du Sacré-Coeur, à Kenwood, banlieue d'Albany et concernant Saint-Jacques de l'Achigan et le vénérable M. Paré. Cette bonne vieille mère, de 87 ans, que j'ai connue comme supérieure du couvent

du Sault-au-Récollet, en 1876, nous racontait donc qu'en 1850, la mère Simonni, une romaine, arrivait au couvent de Saint-Jacques. Les soeurs assistaient alors aux offices paroissiaux dans une des galeries de l'église. Le bon M. Paré, avec l'esprit de foi qui le caractérisait, crut devoir annoncer à ses paroissiens l'arrivée de la religieuse. Il le fit en ces termes : "Mes frères, il vient d'arriver ici une religieuse de Rome et qui a vu le Saint Père ; oui, mes chers frères, elle a vu le Pape, vous pouvez la regarder". Et tout le monde de se tourner vers la galerie pour voir la dame romaine ayant vu Pie IX. Est-ce assez joli et assez naïf ? et assez gênant pour la bonne religieuse ?

Parmi les novices de Kenwood se trouve, en ce moment, Mme Thérèse Delorme, fille du docteur Napoléon Delorme, originaire de Saint-Jacques et ancien élève de Joliette.

Dans le cimetière du couvent repose une de mes tantes maternelles, Marguerite Martin, décédée en 1863, à 29 ans, après dix années de religion. En allant m'agenouiller sur sa tombe, je vis plusieurs noms qui m'ont frappé, entre autres ceux des mères Hardey, David, de Cailly et Short, anciennes religieuses de Saint-Jacques, surtout les trois dernières qui furent les maîtresses de ma mère, au Sacré-Coeur.

Les Pères Joly, Desautels, Léger et Surprenant, vinrent de Shenectady à Albany, dans l'auto du docteur Racette, ancien élève de Joliette. Ce cher docteur est aux antipodes du temps où écolier, il descendait en "barouche", des Laurentides à Joliette.

La soirée de jeudi était réservée, selon l'annonce du dimanche précédent, à une conférence du P. Lavigne aux dames et aux demoiselles de sa paroisse, sur le trajet de Cohoes, New

York et Naples. Il n'entre pas dans mon cadre de citer cette conférence si intéressante, si originale et si piquante, à la fois ; je n'en retirerai qu'un incident qui me regarde. La fatigue des veillées précédentes me versait des pavots sur les yeux, et me forçait à "cogner des clous". Le P. Lavigne, s'en apercevant, ne perdit pas l'aubaine de placer ici une des espiègleries de son jeune âge. Se tournant donc de mon côté, il continua son récit en disant : "comme le dit si bien mon ami, le Père Dugas", Le temps de le dire, et un millier d'yeux féminins se braquent sur moi pour voir ce qui en était de l'apostrophe. Ce fut un des succès d'hilarité les mieux réussis. Eveillé en sursaut, je me mis à rire comme les autres, mais, à mon insu, j'en payais tous les frais.

Cependant la fête, même allongée de plusieurs jours, touchait à sa fin, et pour nous, il fallait songer au retour et partir sans retard, vendredi matin. La fête du P. Lavigne était finie ; le temps allait pouvoir se tourner au gris et nous gratifier d'un peu de pluie. En effet, le 29, au saut du lit, on vit qu'une pluie fine cinglait nos vitres ; il faisait un temps de départ.

Après les adieux réciproques, les remerciements d'usage, les souhaits d'heureux retour, et des invitations nouvelles, nous partons, voiturés jusqu'à la gare dans un vrai landau de mariage, capitonné de blanc et traîné par deux chevaux de même couleur.

Ce n'est pas sans émotion que nous nous arrachons à l'étreinte de nos amis, et ce n'est pas l'oeil sec que nous disons adieu au presbytère du Sacré-Coeur. Je crois qu'il en est de Cohoes comme de la fontaine de Trévi, à Rome, dont la légende dit que l'étranger

ayant bu de cette eau reviendra sûrement à Rome. Quand, une fois, on a goûté à la bonne hospitalité du P. Lavigne, on est inmanquablement enclin à y regoûter.

Le retour s'est opéré par la même ligne, mais à cette différence près, que le grand artificier, le soleil, n'était plus de la partie ; il pleuvait à plein ciel ; le paysage était moins beau, le lac moins enchanteur et le trajet plus long.

A 3 h $\frac{1}{2}$, le lourd convoi du "Delaware and Hudson" entre en gare, et le sous-chef du train annonce la station pour la dernière fois, mais avec une voix à demi sépulcrale : "Mont-réal, all change" ! Deux heures plus tard mon compagnon entra à Rigaud et j'étais à Saint-Clet.

Avant de clore ce récit, je sens le besoin de remercier avec effusion le P. Lavigne, de nous avoir conviés à si belles fêtes, de nous en avoir rappelé le souvenir par l'envoi récent de deux photographies, et tous les prêtres du diocèse d'Albany de nous avoir associés au jubilaire en de si charmants banquets.

Si ces fêtes passent, le souvenir en est impérissable.

A.-C. .D

4 novembre 1911.

N. B.—Le P. Lavigne succéda au Père E. Rey, aujourd'hui curé à Saint-Paul de Hudson Falls, N. Y. Le Père P.-O. Renaud vivait retiré dans l'île après un séjour de vingt ans chez le P. Lasalle et chez Mgr L.-M. Dugas, à Saint-Joseph de Cohoes.

Extrait de L'ETOILE DU NORD.

sûre-
on a
P. La-
mclin

même
près,
n'é-
ait à
beau,
rajet

Dela-
e, et
sta-
avec
font-
plus
gaud

s le
n le
à si
pelé
eux
s du
asso-
ants

r en

Pè-
int-
ère
l'île
z le
gas,

D.